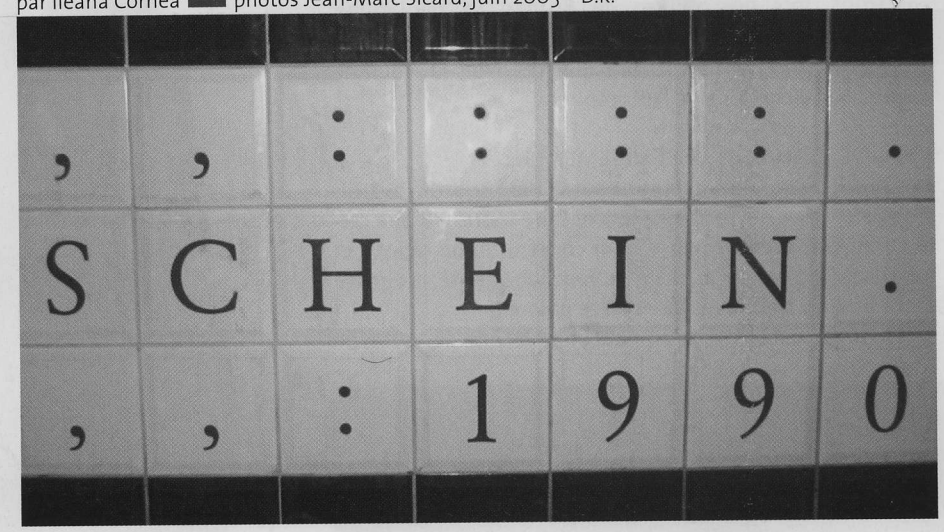
Architecte, cartographe, artiste et urbaniste, Françoise Schein réfléchit puis agit dans le monde, à sa façon, très particulière.

par Ileana Cornea ■ photos Jean-Marc Sicard, juin 2005 – D.R.

Françoise



En 1989 la station Concorde du métro parisien a changé d'aspect. En lettres capitales et sur des milliers de carrés en céramique blanche, la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen de 1789 est à la portée de tous. Dans un coin, en petit, une signature: Françoise Schein. Nous avons voulu la connaître.

Bordeaux Femmes : Vous vouliez refaire le monde à vous seule ?
Françoise Schein : Quand vous êtes cartographe et que vous ouvrez un atlas, vous avez le monde à votre disposition. Étoiles incluses. Je veux dire, les cartes du ciel. Cela ouvre des champs de recherche extraordinaires !

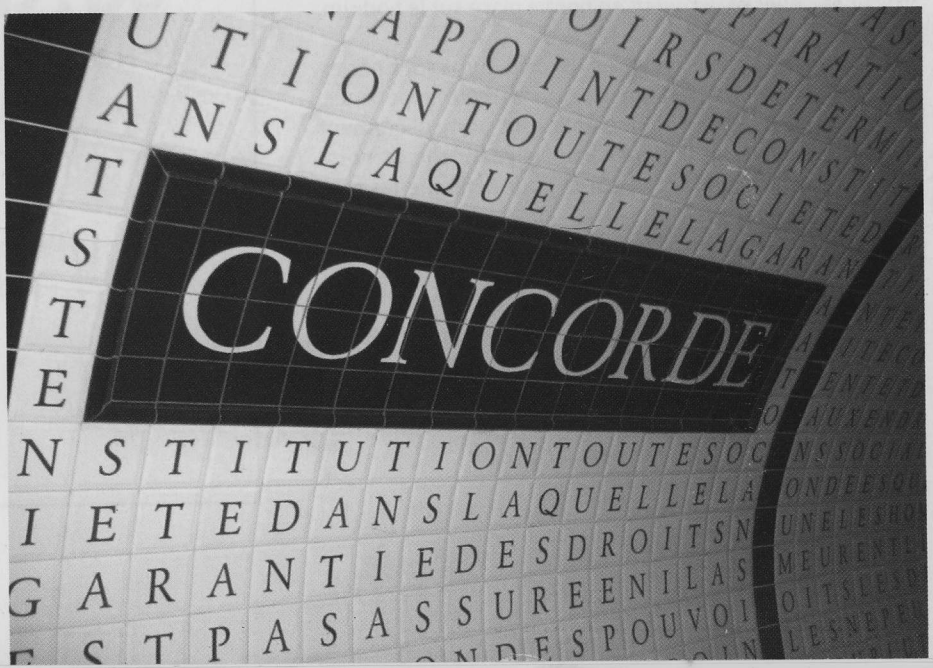
La cartographie serait alors la colonne vertébrale de votre travail ?
C'est l'interface entre la carte et le lieu qu'elle représente. Je travaille exactement sur le principe du « streets and blocks patterns ».

« Streets and blocks patterns » ?
Mot à mot : chaîne de rues et de pâtés de maisons. C'est un concept très précis, très musclé, très fort, que l'anglais rend mieux que le français. Il veut dire à lui seul comment une ville est organisée en rues, axes, îlots. Mon travail se situe dans l'analyse de ce concept. En l'étudiant, on se rend compte de la manière dont l'homme s'est sédentarisé, de la manière dont une société s'est organisée, et comment la pensée philosophique et politique des gens en est influencée.

Par exemple ?
Quand vous avez un système de rues et de pâtés de maisons comme en France, ces rues qui finissent par un rond-point et une sculpture au bout, vous avez l'expression d'un système centralisé de pouvoir. Quand vous avez, comme à la création des villes américaines, un système de rues et de pâtés de maisons absolument cadrés et organisés à partir d'une grille, cela représente un système démocratique de dessin d'une ville.

La démocratie moderne est donc américaine ?
Il faudrait développer... Aujourd'hui, les choses sont plus compliquées... Mais il est vrai que la manière américaine de dessiner une ville est absolument identique à celle des Grecs anciens, les ancêtres de la démocratie.

Quand vous lisez les cartes des villes organisées en « streets and blocks patterns », vous lisez donc leur histoire ?
En effet, quand j'ai travaillé sur la ville de Paris, avec une carte pour essayer de voir quelle est la force primale de cette ville, je suis tombée nez à nez avec la Révolution française.



Et cette découverte vous a donné l'idée de recouvrir l'intérieur du métro parisien de la Concorde avec la Déclaration des Droits de l'homme ?
La Déclaration des Droits de l'homme de 1789 est un texte très fort. Je voulais que ce texte soit aussi complexe à déchiffrer qu'une carte du monde. Comme sur une carte, il faut chercher les choses. Ce n'est pas simple, cela demande un effort. J'ai modifié ce texte en enlevant les espaces – ce n'est pas si simple entre les mots et la ponctuation –, sans donner les codes. Ma liberté d'artiste, c'est d'y mettre ma poésie. Je ne me suis pas retenue.

On s'y perd un peu, en lisant...
C'est vraiment très simple ! Il va falloir le lire de haut en bas, et de gauche à droite. Chaque carré correspond à un article. Entre les deux, vous avez les numéros correspondants.

Après le métro Concorde, vous avez réalisé la station de métro Saint-Gilles de Bruxelles ?
Faire des œuvres d'art sur la philosophie du monde dans un endroit aussi démocratique que le métro m'a intéressée. J'ai tenu compte de l'histoire de l'Europe, et introduit la Déclaration des Droits de l'homme. Non pas celle de la Révolution française comme à Paris, mais celle de 1948. J'ai donc installé une fresque avec toutes les frontières européennes. Je les ai mises bout à bout, un peu n'importe comment, en zigzag. Pour moi, cette ligne est devenue un encéphalogramme dans l'espace, parce qu'une ligne de frontière, c'est de la politique pure. Les vraies frontières du monde sont les rivières, les montagnes, les océans et les mers.

Nous sommes dans l'actualité... Qu'est-ce que l'Europe, pour vous ?
Je suis Belge, mais j'ai habité onze ans aux États-Unis, où j'ai fait tout un travail de réflexion sur les liens entre l'urbanisme, la philosophie, l'architecture, la politique puis, en 1990, je suis venue habiter à Paris. C'est en n'étant pas en Europe que je me suis sentie Européenne. Quand je me balade sur une autoroute, je n'ai pas forcément envie de manger un hot-dog à tous les repas.

On a envie de se regrouper par des « grands genres »... Mes concitoyens sont Estoniens, Roumains, Grecs...
L'histoire de la culture a commencé avant l'histoire politique. Quand il s'agit de manger, s'habiller, regarder les choses, aimer un paysage, on est pareil. Être Européen, c'est une manière d'être au monde.

Et pourtant, vous vous êtes mariée avec le Brésil ?
J'aime cette culture. Avec ma fille adoptive, on y retourne souvent voir sa maman, ses frères et ses sœurs, qui vivent dans une favela.

Là encore, vous êtes installée. Non pas dans un métro, mais à l'extérieur, avec vos cartes...
Et c'est terriblement significatif pour eux. Dans les sept cents favelas qu'il y a à Rio, habitent un million de personnes. Elles ne figurent pas sur la carte de la ville. Elles n'y sont pas. Elles n'y ont jamais été ! Les gens ne connaissent pas les favelas. Ils n'y vont pas. Pas forcément à cause de la drogue. La drogue, c'est depuis quinze ans seulement.

Et tout cela, vous l'expliquez comment ?
Avec l'abolition de l'esclavage en 1888. Cela veut dire que du jour au lendemain, des hommes et des femmes n'étaient plus des esclaves. Mais ils avaient quoi, comme droit à la vie ? Le Brésil est un pays profondément raciste. Les pauvres sont en majorité métisses, mulâtres et noirs. Il s'agit d'un apartheid non déclaré, non reconnu, non conscient. C'est mon point de vue.

Et maintenant, après vos œuvres monumentales de Paris, Bruxelles, Stockholm, Berlin, Haïfa, Brème, Rio et le Portugal, quelle est votre prochaine cible ?
C'est le métro d'Istanbul... Cela sera génial !